

Les Deux blessés. Episode de la dernière guerre.

Numéro d'inventaire : 1979.35658.2

Auteur(s) : Madeleine Vernet

Sarah Menant

Type de document : image imprimée

Éditeur : Éditions de l'Avenir Social (Epône)

Imprimeur : Imp. Coop. Ouv. , Villeneuve St Georges

Date de création : 1920 (vers)

Description : gravure industrielle d'après dessin feuille jaunie et déchirée, collée sur feuille cartonnée parties manquantes sur les bords

Mesures : hauteur : 426 mm ; largeur : 275 mm

Notes : Illustration en 10 vignettes de l'histoire de 2 soldats blessés durant la guerre. Thème illustré à résonnance antimilitariste au-dessous du titre : "Texte de Madeleine Vernet - Dessins de Sarah Menant" Vernet, Madeleine (1878-1949) Fondatrice en 1906 de l'orphelinat "l'Avenir social" à Neuilly-Plaisance, créatrice en 1917 du magazine "la Mère éducatrice" Menant (Sarah) : dessinatrice. Active début 20e siècle

Mots-clés : Formation idéologique, religieuse et morale au sein de la famille

Histoire et mythologie

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

ill. en coul.

LES DEUX BLESSÉS

Episode de la dernière guerre



I. — En 1870, pendant la guerre entre Allemands et Français, un soir de bataille, un soldat allemand, blessé à l'épaule gauche, fut délivré par le froid de la terreur qui l'accabait. Il avait négié, il regarda autour de lui et vit un autre blessé qui poussait de longues plaintes. Il put se pencher sur lui, et constata que c'était un soldat français. Celui-ci avait à la cuisse une plaie héante qui lui faisait verser beaucoup de sang.



III. — C'était un jeune homme de 20 ans peu-être. Il était pâle et la fièvre s'était emparée de lui. Il n'avait pas pu conscience des soins qu'il avait reçus mais, ayant été soulagé, il avait retrouvé la plénitude. Il venait de jeter, sur ses lèvres plâtrées, un cri jaillit : « Maman ! » Il se souleva alors et en fut renoué jusqu'au cœur. Lui n'avait plus de mère ; tout enfant était orphelin. Il ne savait pas ce que c'était qu'être aimé. Mais il se souvenait d'une femme qui le berçait doucement sur ses genoux. Alors, comme le Français se remit à appeler « Maman » — le souvient de sa mère



lui revint, et il envia son compagnon, qui avait encore la sienne, dont la pensée était avec lui, et rendait moins
sérieux au confesseur.

— Puis, il évoqua la mère de ce Français. Il la vit, en larmes, attendant vainement des nouvelles de son fils. Ne devrait-elle jamais le revoler ?

fls. Ne devrait-elle jamais le revoir ? — Allait-il mourir là, le pauvre enfant qui appelait sa mère ? — Ah ! ce devait être affreux la douleur d'une mère qui perd son enfant. Et le soldat allemand se sentit pris du désir de sauver le Français, aussi qu'a sa mère, un jour la joie de le serrer encore dans ses bras.



IV. — Difficilement, il parvint à se mettre debout. Il fit quelques pas, et consulta s'il n'avait pas trop souffert. Il était grand et fort et son désir de sauver le jeune blessé lui donnait une force factice qui le trompa. Il s'agenouilla près du Français, le roula dans la capote et, au prix d'efforts incouls, il parvint à le charger sur son épaule droite, celle qui n'était pas blessée.

V. — Portant son fardeau, il se mit en route, espérant trouver bientôt des secours. La lune éclairait la neige; on n'entendait d'autre bruit que les appels des blessés et les râles des mourants. Le soldat allemand allait toujours, éclairé par la neige et la lune. Mais le jeune Français était lourd, et l'avancée était pénible.

VI. — Puis, les mouvements qu'il avait dû faire, pour changer de la blessure sur son épaule, avaient réouvert la blessure, qui s'était remise à saigner. Le malheureux sentait ses forces le trahir. Mais il ne voulait pas faillir à la tâche qu'il s'était donnée. Rencontrant un arbre, il s'y appuya quelques instants, désespérant de pouvoir reprendre son chemin. Mais, sur son épaulé, le François soupira encore : « Maman ! »



VIII. — Enfin, il arriva devant la maison éclairée. Il frappa à la porte. — Qui est là la demandez-vous? — Soldat blessé, répondit avec difficulté l'Allemand. On ouvrit la porte et, devant ce pénible tableau, on se précipita vers les deux malheureux. Une ambulance française était établie dans la maison, et les infirmiers, en toute hâte, déchargeaient le blessé de son fardeau. Mais, à peine libéré, celui-ci vacilla sur lui-même et tomba. On l'étendit sur une couchette.

X. — Lorsque le petit soldat français fut guéri, on lui demanda comment il avait été sauvé par un Allemand. Alors il répondit : « J'étais dans un village allemand et compris ce qui s'était passé. Un véritable amour pri- naissait en lui pour celui qui l'avait sauvé. Lorsqu'il vit que l'ennemi l'approchait, il courut vers lui et l'abla- bîma, mais un soldat allemand m'a rendu la vie. Mê- mo, nous ne l'appellerons jamais des ennemis, car il n'y a pas d'ennemis. Tous les hommes ont une mère, qu'il soit allemand ou français. Tous les hommes ont des frères, par-dessus les frontières. Nous, on ne verra jamais de répétir cette vérité. Un jour viendra où ell

Aux Editions de L'AVENIR SOCIAL, à Epône (S.-et-O.)

